

Corrigé du sujet 1 du bac blanc 2

L'empathie est-elle le fondement de l'éthique ?

Analyse problématique (équivalent d'un bon brouillon).

L'empathie relève de notre dimension sensible et vulnérable. Elle s'applique, le plus souvent, à ceux qui nous sont proches. On peut être horrifiés par ce qui se passe dans un pays lointain, certes, mais une heure après au maximum on n'y pense plus, tandis que lorsqu'un parent vient de perdre un ami, la sympathie que l'on ressent, c'est-à-dire l'identité ou ressemblance d'état émotionnel, dure bien plus longtemps. Par conséquent l'empathie relève du particulier et ne saurait alors être un fondement pour l'éthique, laquelle a pour objet le respect de *tout autre*.

Toutefois, si la morale a pour fondement l'*altérité*, pourquoi me demande-t-elle alors de faire abstraction de ma sensibilité et de toute condition particulière ? En effet, on est en droit de se demander ce qu'une telle exigence de distance qualifiable, finalement, de froide, de la morale, peut bien avoir de respectueux pour la personne humaine.

Si la morale a pour fondement l'*Autre*, alors cela doit inclure ses sentiments, sa fragilité, sa faiblesse. Si les conditions d'une vie empirique sont, certes, toujours particulières, il faut toutefois admettre que la fragilité, la vulnérabilité et la faiblesse de l'Homme sont universelles. En somme, ne sommes-nous pas tous égaux précisément en tant qu'être sensibles et non tant en tant qu'être doués de raison ? Alors, pourquoi l'éthique est-elle systématiquement fondée, dans la pensée classique, sur cette faculté dont l'homme fait pourtant si peu usage dans sa vie quotidienne ? Ne sommes-nous pas avant tout des êtres vivants et, partant, le respect ne doit-il pas s'étendre tout naturellement à la vie en général ? Nous devons finalement voir en quoi d'un côté l'empathie est une modalité certainement *valable* de l'éthique mais en quoi, toutefois, elle ne peut en être le fondement en montrant que tout ce qu'on a de vulnérable et de *vivant* et *sensible* ne définit pas, toutefois, ce que nous sommes *spécifiquement*.

Première partie qui posera les points suivants :

- 1) Le caractère social de l'empathie.
- 2) La dimension sensible et vulnérable de l'homme
- 3) Le cas du Nazisme : une preuve de la nécessité de l'empathie dans une culture, afin d'éviter ce genre de dérives. L'empathie comme ce qui nous tient dans le chemin du respect de l'autre lorsque la raison est perdue ?

Le souci avec une la conception *sensualiste* de l'éthique, c'est qu'elle semble nous faire perdre de vue toute la spécificité de l'Homme. S'il est vrai que les Chimpanzés sont doués de la même faculté naturelle – ce qui est avéré depuis une vingtaine d'années – et si, même, ceux-ci sont doués d'une conscience de soi, comme en témoigne, parmi tant d'autres, Pascal Picq dans *Le Propre de l'Homme*, alors on doit admettre qu'il n'y a pas dans cette faculté quoi que ce soit qui nous distingue des autres êtres vivants.

La conséquence de ceci, contrairement à ce qu'on pourrait croire et contrairement à ce qu'en dit Pascal Picq dans le même ouvrage, toutefois, n'est pas qu'il n'y a pas de différence essentielle entre l'homme et l'animal, mais qu'au contraire cette différence, notre spécificité, se situe dans notre capacité à penser de manière abstraite. Elle n'est pas dans la capacité de planifier, ce que les singes font, non pas dans le fait d'inventer un outil ou même un méta-outil, ce que là aussi les singes savent faire, mais,

comme le disait si bien Descartes dans sa Lettre Au Marquis de New Castle du 23 novembre 1646, « *exprimer des pensées et parler à propos des sujets qui se présentent* ».

Certes, on a bien réussi à faire parler des singes, mais au prix d'années de conditionnement expérimental parce que les singes n'apprennent pas spontanément à parler. Dire, comme on le fait abusivement à la suite de ces études éthologiques désormais célèbres autour, par exemple, du gorille Koko, que les grands singes savent parler, cela revient, en somme, à faire marcher un cafard en zigzags, moyennant un branchement d'un petit circuit relié à ses nerfs (relativement facile à faire), et dire que les cafards ont la faculté de danser. On ne peut pas artificiellement transformer un animal et ensuite dire que celui-ci a les mêmes facultés que l'Homme. Même si cela prouve bien que la *possibilité* de parler existe chez les grands singes, cela prouve aussi et surtout que les grands singes, alors qu'ils le pourraient, ne parlent pas !

L'usage de la Raison, ou de la pensée abstraite, implique des facultés qui se déploient en vérité au-delà des capacités naturelles de l'homme et c'est précisément cela que l'Éthique pose en son fondement : l'infinie supériorité de l'Homme sur tout autre animal. Ce ne sont pas quelques signes à peine concaténés (sans réelle syntaxe, puisque Koko parle en ces termes : « Koko rêver », « Koko triste ») et qui relèvent du QI d'un enfant de 2 ans qui vont pouvoir entrer en compétition avec l'incroyable capacité d'abstraction de l'être humain, lequel peut non seulement parler de lui-même, mais aussi inventer des mots ou encore concevoir une infinité de *possibles*, ce qui le rend *libre*. Le simple fait de pouvoir concevoir, en un instant, les propriétés d'une figure composée d'un nombre infini de points équidistants d'un autre qu'on nomme l'origine, c'est-à-dire de concevoir le cercle, sans qu'aucune forme d'image mentale de notre mémoire naturelle puisse jamais prendre la mesure de ce qu'est un nombre infini de points, *prouve* de la manière la plus factuelle qui soit que la pensée classique est dans son droit quand elle distingue, comme le faisait Descartes dans la Cinquième Méditation Métaphysique, l'imagination et l'entendement.

Maintenant, toutefois, ce fondement *en Raison*, comme on aime à le dire dans la pensée classique, de la l'éthique, n'est pas sans poser plusieurs problèmes : que faire des attardés mentaux ? N'a-t-on pas le devoir de les respecter ? Soyons honnêtes, si par attardés mentaux on parle d'individus ne pouvant pas développer des facultés supérieures à celles d'un enfant et ne pouvant acquérir quelque forme d'autonomie et donc de Majorité, il va de soi qu'on ne leur reconnaît ni le droit de vote ni aucune forme de réelle liberté, liberté qu'ils ne réclament pas plus que Koko, d'ailleurs. Mais alors, pourquoi les respecte-t-on si ce n'est pas précisément par empathie ? Pourquoi, même, notre attachement à Koko ou à notre chat nous rend-t-il si enclin à agir comme si on leur devait du respect, si ce n'est précisément par notre capacité d'empathie ?

Il faut donc admettre que l'empathie est une modalité de l'éthique car c'est bien elle qui nous fait respecter autant un être dans l'incapacité d'user de Raison. C'est elle qui fait que je n'ai pas le droit de faire souffrir un animal. Toutefois, j'ai le droit d'expérimenter sur un chat s'il en va de la survie de l'humanité et si je devais mourir de faim, notre chat passera à la casserole, cela est garanti. Nous en souffririons, cela va de soi, nous aurions du mal à le faire, cela va de soi, mais nous le ferions. Lorsque des hommes et des femmes se retrouvent prisonniers des éléments et affamés, comme cela est arrivé dans les années 1980 suite à un crash d'un avion sur un massif montagneux, les passagers ayant survécu ont fini par se résoudre à manger les corps des passagers décédés, tirant profit du froid glacial qui les avait préservés et ainsi rendu comestibles même après plusieurs semaines. Ces corps n'étaient plus des personnes et pour cette raison ce cannibalisme de circonstance fut immédiatement excusé par la

justice. Maintenant nous concevons aisément qu'on ne pardonnerait pas un cannibalisme des mêmes survivants entre eux, impliquant alors le meurtre.

Dans ces exemples, ce que l'on voit, c'est que ce n'est pas l'empathie qui est fondement de l'éthique que nous suivons, mais bien le respect de la personne humaine. Si elle est morte, son corps, en cas de situation extrême, perd tout statut *sacré*. Mais ce n'est *jamais* le cas de la personne consciente et douée de raison. Si c'est un animal, même domestique, on peut le manger en cas de nécessité, personne ne nous en tiendra rigueur. On aura toutefois de l'empathie pour celui qui a été contraint de manger son chat.

On conclut donc en disant que l'empathie est certainement une modalité de l'éthique, puisqu'elle est sociale et a bien autrui comme destination mais que, en dernière analyse, celui qui m'empêcherait de manger mon chat en cas de famine, au nom de l'empathie, serait un criminel. L'empathie peut être éthique, mais elle n'est pas nécessairement éthique et donc, *a fortiori*, elle ne peut en être un fondement.